



Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS:

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts.
SIX MOIS..... 25 Cts.
LE NUMERO..... 1 Cts.
Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau: 23, 25 Rue Ste. Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON.

II

LE CAPITAINE DE VABEAUPONT ET SON MOUSSE.

Mademoiselle Paolina était un bel esprit.

A dix ans elle avait deviné une charade dans un journal; depuis ce temps, son plus grand plaisir était d'étudier; elle faisait des vers, de petites fables, en attendant qu'elle lit une tragédie, ce qui était son but, son unique pensée; mais elle voulait un sujet vierge et n'en avait pas encore trouvé.

Comme souvent des jeunes gens s'étaient permis de rire lorsqu'elle avait récité des vers, elle en avait ressenti une haine violente pour ces gens qui n'avaient pas compris sa poésie, et disait fréquemment à Cézarine:

—No te marie pas, ma chère, crois-moi, ne te marie pas!... Tu as de la fortune, tu es libre, ton oncle te laisse entièrement maîtresse de faire toutes tes volontés: pourquoi donc irais-tu perdre tout cela?... Car, en se mariant, une



LE VOYAGE DE WURTELE A OTTAWA.

Wurtele.—Me voilà encore dans la dèche! J'ai un déficit de \$900,000. Il faut que tu me tires d'embarras. Si tu me donnais ce montant sur l'indemnité fédérale.

Johnny.—Oui, comment rapporteras-tu ça à Québec. Tu n'as qu'un panier percé.

omme devint esclave... Se faire l'esclave d'un homme! quelle sottise!... On s'en mord bien vite les doigts!

Mademoiselle Olympiade, grande fille, taillée comme une latte, et à qui personne ne faisait la cour, affectait aussi le plus grand dédain pour les hommes et répétait sans cesse;

Mon Dieu! que c'est vilain, un homme! Ah! comment peut-on aimer ça!... Les trois quarts ont de vilains pieds; ça marche bêtement!... ça s'habille d'une façon stupide, et leurs coiffures, leurs chapeaux, toujours des tuyaux de poêle ou de saladiers!... et ils veulent faire les maîtres! Ils ont l'air de nous protéger!... mais je n'en veux pas, de leur protection!

« Ah! ne vous mariez pas, ma chère Cézarine; moquez-vous d

ces messieurs!... riez de leurs soupirs... Mais n'allez pas croire ce qu'ils vous disent; ils mentent constamment.

Cézarine, dont le cœur n'était point sensible, était tout à fait de l'avis de ses deux amies, et refusait tous ceux qui aspiraient à sa main. Le vieux marin avait trouvé cela très-drôle dans le commencement; mais lorsque sa nièce eut atteint vingt-trois ans, il réfléchit que si cela continuait ainsi, il ne se verrait jamais revivre dans les enfants de sa nièce, que cela le priverait d'une société qui aurait amusé, occupé sa vieillesse, et il dit un jour à Cézarine: —Ma chère amie, tu as refusé bien des partis, mais maintenant il est temps d'en finir, il faut songer à te marier.

—Ah! mon oncle!... quelle nécessité?

—Je te répète que je le veux...

Choisis à ton aise... je ne te dis pas de te marier demain, mais maintenant étudie ceux qui se présenteront, et quand tu auras trouvé un jeune homme à ton goût, viens vite me l'annoncer afin que nous en finissions.

Cézarine gagna encore du temps. Cependant ce qui la déterminait à faire un choix, c'est que ses deux intimes, qui avaient tant débâtéré contre les hommes, venaient aussi de se marier.

La poétique Paolina avait épousé M. Etoilé, homme d'affaires; la rovéche Olympiade était devenue femme de M. Bouchetrou, courtier en marchandises, et lorsque Cézarine leur avait témoigné son étonnement de ce qu'elles avaient consenti à prendre un mari, Paolina avait répondu:

—M. Etoilé a pleuré en écoutant mes vers.

Et Olympiade avait baissé les yeux en murmurant:

—M. Bouchetrou m'a promis de me laisser l'habiller à ma fantaisie.

C'est alors que se présenta Adolphe Pantalón. Ce n'était pas un Apollon, mais il était assez gentil garçon.

Ce qui plut surtout à Cézarine, ce fut son air bon enfant, cette humeur facile, accommodante, qu'elle remarqua dans ce jeune homme, qui ne lui avait pas fait force compliments, mais lui avait dit tout simplement qu'il serait très flatté si elle voulait bien de lui pour mari.

On était en hiver et par conséquent à Paris, lorsque Cézarine vint dire au capitaine:

—Mon oncle, je crois que j'ai enfin trouvé l'homme qui me convient et que je consens à épouser.

Le vieux marin fit un bond de joie sur son fauteuil en s'écriant:

—Ah! sacrebleu! c'est bien heureux, et où est-il ce gaillard-là dont nous allons faire mon neveu?

—Mais chez lui, je pense. Il est avocat, il a huit mille francs de rentes et bientôt trente ans.

—Tout cela va assez bien. Huit mille francs de revenu, c'est peu, et tu pouvais prétendre à un parti plus riche. Mais s'il a du talent, il augmentera sa fortune. Et tu nommes ce gaillard-là?

—Adolphe Pantalón. Voilà sa carte qu'il m'a priée de vous remettre.

—Pantalón! Voilà un drôle de nom!... Tu seras madame Pantalón! Avec un tel nom, si tu ne portais pas les culottes, ce serait bien malheureux... Mais je suis bien tranquille, tu les porteras. Ainsi, c'est décidé, ce jeune homme te plaît?

—Mais dame!... je n'en suis pas amoureuse, cependant.

—Oh! il n'est pas nécessaire d'être amoureuse de son mari.

—Il y a une chose que je crains. —Qu'est-ce que c'est?